

# De beaux textes

**Objectif : Fournir une sélection de beaux textes qui pourront être tout simplement lus pour le plaisir, ou bien reconstitués, mémorisés, mis en scène, etc.**

1. [Le petit garçon de la lune](#) de Jacques Prévert (dialogue)
2. [Chanson pour Anne-Marie en voyage](#) de Jean Rousselot
3. [La rivière](#) d'Henri Bosco
4. [Installation](#) d'Alphonse Daudet
5. [Nos arbres](#) de Georges Duhamel
6. [Le chêne et le roseau](#) de Jean de la Fontaine
7. [Le jardin mouillé](#) d'Henri de Régnier
8. [Le vent](#) d'Émile Verhaeren
9. [Sur le Chemin](#) de Jean-Christophe Rufin
10. [Savez-vous ce que c'est qu'un printemps](#) de Madame de Sévigné
11. [Un songe](#) de Sully Prudhomme
12. [En chemin](#) d'Anatole France

## Le petit garçon de la lune

Laissez-moi m'endormir sans berceuse. Laissez-moi retourner sur la lune.

Je reviendrai demain matin et même pour aller plus vite je prendrai un aéroлите.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des petits astres qui font taxi. »

— Ça doit coûter des prix astronomiques ?

— Non. C'est comme le téléphérique qui roule sur la voie lactée ; on peut monter, descendre en marche, on ne paie jamais, ça, n'a pas de prix.

— Mais on risque de se faire mal ?

— Non là-bas, on rebondit !

Oh! laissez-moi m'en aller de la nuit.

Laissez-moi retourner sur la lune.

— Est-ce qu'elle chante aussi la lune ?

— Non. Elle ne dit rien, elle réfléchit.

— À quoi ?

— À nous renvoyer la lumière du soleil.

Plus elle réfléchit, plus elle brille ; cette lumière si gaie et si belle.

— Bien sûr, tout ce qui brille est d'or.

— Non, rien n'est en or et tout brille simplement.

— Et ils ne font jamais la guerre ?

— Ils ont autre chose à faire ; embellir la lune leur prend tout leur temps.

**Jacques Prévert « *L'opéra de la lune* »**

## Chanson pour Anne-Marie en voyage

Une robe en astrakan  
Pour aller chez l'aga-khan,  
Une robe en romarin  
Pour se baigner dans le Rhin,  
Une robe en pied-de-poule  
Pour aller pêcher la moule.

Un, deux, trois, j'entends venir  
Les archers sur l'autre rive ;  
Un, deux, trois, j'entends hennir  
Les chevaux noirs du khédive.

Un bonnet cerclé de fer  
Pour s'en aller à la guerre,  
Un couteau de bandit corse  
Pour tailler bateaux d'écorces,  
Et de gros souliers à clous  
Pour aller jusqu'au Pérou.

Un, deux, trois, j'entends sonner  
Les clairons et les trompettes ;  
Un, deux, trois, j'entends marcher  
Une armée de pâquerettes.

Une trois mille chevaux  
Pour aller à Bolchevo,  
Un bateau chargé de billes  
Pour aller jusqu'à Manille,  
Un aéroplane aussi  
Pour aller au paradis.

Un, deux, trois, j'entends chanter  
Tous les oiseaux de la plaine ;  
Un, deux, trois, j'entends pleurer  
L'eau de toutes les fontaines.

**Jean Rousselot**

## La rivière

Seul, désœuvré, j'errais un peu dans la maison, et puis j'allais m'asseoir sous le figuier du puits.

C'est là qu'un beau matin d'avril la tentation vint me trouver à l'improviste. Elle sut me parler. C'était une tentation de printemps, une des plus douces qui soient, je pense, pour qui est sensible au ciel pur, aux feuilles tendres et aux fleurs fraîchement écloses.

C'est pourquoi j'y cédaï.

Je partis à travers les champs. Ah ! le cœur me battait ! Le printemps rayonnait dans toute sa splendeur. Et quand je poussai le portail donnant sur la prairie, mille parfums d'herbes, d'arbres, d'écorce fraîche me sautèrent au visage. Je courus sans me retourner jusqu'à un boqueteau. Des abeilles y dansaient. Tout l'air, où flottaient les pollens, vibrait du frémissement de leurs ailes. Plus loin, un verger d'amandiers n'était qu'une neige de fleurs où roucoulaient les premières palombes de l'année nouvelle. J'étais enivré.

Les petits chemins m'attiraient sournoisement :

« Viens ! Que t'importent quelques pas de plus ? Le premier tournant n'est pas loin. Tu t'arrêteras devant l'aubépine. »

Ces appels me faisaient perdre la tête. Une fois lancé sur ces sentes qui serpentent entre deux haies chargées d'oiseaux et de baies bleues, pouvais-je m'arrêter ?

Plus j'allais et plus j'étais pris par la puissance du chemin. À mesure que j'avançais, il devenait sauvage.

Les cultures disparaissaient, le terrain se faisait plus gras, et çà et là poussaient de longues herbes grises ou de petits saules. L'air, par bouffées, sentait la vase humide.

Tout à coup devant moi se leva une digue. C'était un haut remblai de terre couronné de peupliers. Je le gravis et je découvris la rivière.

Elle était large et coulait vers l'Ouest : gonflées par la fonte des neiges, ses eaux puissantes descendaient en entraînant des arbres. Elles étaient lourdes et grises et parfois sans raison de grands tourbillons s'y formaient, qui engloutissaient une épave, arrachée en amont. Quand elles rencontraient un obstacle à leur course ; elles grondaient ; sur cinq cents mètres de largeur, leur masse énorme, d'un seul bloc, s'avançait vers la rive. Au milieu, un courant plus sauvage glissait, visible à une crête sombre qui tranchait le limon des eaux. Et il me parut si terrible que je frissonnai.

Henri Bosco « *L'enfant et la rivière* »

# Installation

Ce sont les lapins qui ont été étonnés ! Depuis si longtemps qu'ils voyaient la porte du moulin fermée, les murs et la plate-forme envahis par les herbes, ils avaient fini par croire que la race des meuniers était éteinte, et, trouvant la place bonne, ils en avaient fait quelque chose comme un quartier général, un centre d'opérations stratégiques : le moulin de Jemmapes des lapins... La nuit de mon arrivée, il y en avait bien, sans mentir, une vingtaine assis en rond sur la plate-forme, en train de se chauffer les pattes à un rayon de lune... Le temps d'entr'ouvrir une lucarne, frrt ! voilà le bivouac en déroute, et tous ces petits derrières blancs qui détalent, la queue en l'air, dans le fourré. J'espère bien qu'ils reviendront.

Quelqu'un de très étonné aussi, en me voyant, c'est le locataire du premier, un vieux hibou sinistre, à tête de penseur, qui habite le moulin depuis plus de vingt ans. Je l'ai trouvé dans la chambre du haut, immobile et droit sur l'arbre de couche, au milieu des plâtras, des tuiles tombées. Il m'a regardé un moment avec son œil rond ; puis, tout effaré de ne pas me reconnaître, il s'est mis à faire: « Hou ! hou ! » et à secouer péniblement ses ailes grises de poussière – ces diables de penseurs ! ça ne se brosse jamais... N'importe ! tel qu'il est, avec ses yeux clignotants et sa mine renfrognée, ce locataire silencieux me plaît encore mieux qu'un autre, et je me suis empressé de lui renouveler son bail. Il garde comme dans le passé tout le haut du moulin avec une entrée par le toit ; moi je me réserve la pièce du bas, une petite pièce blanchie à la chaux, basse et voûtée comme un réfectoire de couvent.

C'est de là que je vous écris, ma porte grande ouverte, au bon soleil.

Un joli bois de pins tout étincelant de lumière dégringole devant moi jusqu'au bas de la côte. À l'horizon, les Alpilles découpent leurs crêtes fines... Pas de bruit... À peine, de loin en loin, un son de fifre, un courlis dans les lavandes, un grelot de mules sur la route... Tout ce beau paysage provençal ne vit que par la lumière.

Et maintenant, comment voulez-vous que je le regrette, votre Paris bruyant et noir ? Je suis si bien dans mon moulin ! C'est si bien le coin que je cherchais, un petit coin parfumé et chaud, à mille lieues des journaux, des fiacres, du brouillard !

Alphonse Daudet « *Lettres de mon moulin* »

## Nos arbres

Quand la tempête arrive de l'ouest et passe sur notre jardin ; je me mets à la fenêtre pour surveiller nos arbres. Ils souffrent, ils résistent, ils m'inspirent de l'admiration. Ils ont une façon de rassembler parfois toutes leurs feuilles en paquet, pour fuir, sans changer de place. Il en est qui sont fragiles : les peupliers se défendent mal et, dans chaque tourbillon, je les vois perdre quelque branche. L'autre hiver, deux grands arbres ont été brisés par le vent. J'en ai senti de la pitié. Les moignons, que l'on n'a pas encore rognés, sont couverts cette année d'une frondaison exubérante. La sève cherche issue, carrière, dédommagement.

Le grand sapin qui croît derrière notre maison, il a pris place dans mon inquiétude. Les jours d'ouragan, il se courbe jusqu'à baiser les murailles. Il a de mauvaises racines. S'il venait à se déchausser, il écraserait notre toit. Il nous faudra le faire abattre. J'y pense avec douleur.

Les arbres périssent parfois de mort violente et accidentelle. Mais il leur arrive aussi de mourir assassinés. Quand les bûcherons posent la cognée pour achever leur victime en tirant sur les câbles, je suis saisi d'horreur. L'arbre en tombant fait entendre une sorte de cri terrible qui me déchire le cœur.

Que la brise vienne à se lever et j'écoute chanter les arbres. Ils n'ont pas tous la même voix. Le bouleau, le peuplier, dont la feuille est longuement et finement pédonculée, frémissent au moindre soupir. Ce sont les plus musiciens des arbres de notre vallée. Le marronnier a une bonne et forte voix qui se marie assez bien avec celle des chiens de garde. Les sapins, aux feuilles aiguës, font une musique plus délicate. Dès les premières gouttes de pluie, le catalpa résonne, avec ses feuilles charnues, comme un tambour innombrable. La feuille du tilleul est tendre, presque molle : elle ne ténorise pas ; elle excelle aux confidences...

**Georges Duhamel** « *Le Bestiaire et l'Herbier* »

# Le chêne et le roseau

Le chêne, un jour, dit au roseau :  
« Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;  
Un roitelet, pour vous, est un pesant fardeau  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau  
Vous oblige à baisser la tête,  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.  
Encore, si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir :  
Je vous défendrais de l'orage.  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des royaumes du vent.  
La Nature envers vous me semble bien injuste.  
– Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Jean de la Fontaine « *Fables, I, 22* »

# Le jardin mouillé

La croisée est ouverte, il pleut  
Comme minutieusement,  
À petit bruit et peu à peu,  
Sur le jardin frais et dormant.

Feuille à feuille, la pluie éveille  
L'arbre poudreux qu'elle verdit ;  
Au mur, on dirait que la treille  
S'étire d'un geste engourdi.

L'herbe frémit, le gravier tiède  
Crépite et l'on croirait, là-bas,  
Entendre sur le sable et l'herbe  
Comme d'imperceptibles pas.

Le jardin chuchote et tressaille,  
Furtif et confidentiel ;  
L'averse semble maille à maille  
Tisser la terre avec le ciel...

**Henri de Régnier<sup>1</sup>**  
*« Les Médailles d'argile »*

---

1- Henri de Régnier, écrivain, poète et romancier né en 1864 à Honfleur, fut élu à l'Académie française en 1911. Il mourut à Paris en 1936.

# Le vent

Sur la bruyère longue infiniment  
Voici le vent cornant novembre;  
Sur la bruyère, infiniment,  
Voici le vent  
Qui se déchire et se démembre  
En souffles lourds battant les bourgs,  
Voici le vent,  
Le vent sauvage de novembre.

Aux puits des fermes,  
Les seaux de fer et les poulies  
Grincent ;  
Aux citernes des fermes,  
Les seaux et les poulies  
Grincent et crient.

Le vent sauvage de novembre  
Le vent,  
L'avez-vous rencontré, le vent,  
Au carrefour des trois cents routes ?  
L'avez-vous rencontré le vent,  
Le vent des peurs et des déroutes,  
L'avez-vous vu, cette nuit-là  
Quand il jeta la lune à bas  
Et que, n'en pouvant plus,  
Tous les villages vermoulus  
Criaient comme des bêtes,  
Sous la tempête ?

Sur la bruyère, infiniment  
Voici le vent hurlant,  
Voici le vent cornant novembre.

Émile Verhaeren « *Les villages illusoires* »

# Sur le Chemin<sup>1</sup>

Alors, devant mes yeux dessillés<sup>2</sup>, les Asturies<sup>3</sup> déployèrent tous leurs charmes. Ce fut, pendant ces jours merveilleux, une pavane interminable de vallées sauvages et de crêtes somptueuses, de villages inviolés et de chemins tracés comme des caresses divines au flanc des montagnes.

Ce furent des heures vertes comme les pâturages d'altitude et des nuits bleues comme le ciel d'acier qui recouvrait ces paysages. La pureté des sources qui désaltèrent au moment où l'on a soif, le moelleux blond des pains de village, la douceur troublante du vent qui glisse ses doigts dans la chevelure raidie de poussière du marcheur, tout est entré en moi avec force. [...]

J'ai traversé des forêts et franchi des cols, enjambé les eaux noires d'un barrage et rencontré des *horreos*<sup>4</sup> énormes, dressés sur des collines comme de fabuleux quadrupèdes ; j'ai cheminé à l'ombre grinçante de gigantesques éoliennes et dormi au sommet de promontoires rocheux que bordaient d'immenses précipices plantés de résineux et de chênes verts.

Et là, dans ces splendeurs, le Chemin m'a confié son secret. [...]

**Jean-Christophe Rufin<sup>5</sup>**

*Immortelle randonnée*

*Compostelle malgré moi*

Gallimard 2013 – page 180

---

1 - L'auteur marche sur le Chemin vers Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne.

2 - C'est comme si l'auteur venait enfin d'ouvrir les yeux.

3 - Les Asturies sont une région du nord-ouest de l'Espagne (Capitale : Oviedo).

4 - Dans cette région, les *horreos* sont des greniers sur pilotis.

5 - Jean-Christophe Rufin est un médecin français engagé dans l'humanitaire. Il a été ambassadeur de France au Sénégal. Il est membre de l'Académie française.

# Savez-vous ce que c'est qu'un printemps ?

Aux Rochers<sup>1</sup>, le mercredi 19<sup>e</sup> d'avril 1690

Je reviens encore à vous, ma bonne, pour vous dire que si vous avez envie de savoir, en détail, ce que c'est qu'un printemps, il faut venir à moi. Je n'en connaissais moi-même que la superficie ; j'en examine cette année jusqu'aux premiers petits commencements.

Que pensez-vous donc que ce soit que la couleur des arbres depuis huit jours ? Répondez. Vous allez dire : "Du vert". Point du tout, c'est du rouge ! Ce sont de petits boutons, tout prêts à partir, qui font un vrai rouge; et puis ils poussent tous une petite feuille, et comme c'est inégalement, cela fait un mélange trop joli de vert et de rouge.

Nous couvons tout cela des yeux; nous parions de grosses sommes — mais c'est à ne jamais payer — que ce bout d'allée sera tout vert dans deux heures ; on dit que non ; on parie. Les charmes ont leur manière, les hêtres, une autre.

Enfin, je sais sur cela tout ce que l'on peut savoir...

**Madame de Sévigné<sup>2</sup>**

*Lettres*

---

1 - Le château des Rochers était la résidence bretonne de Madame de Sévigné. C'est un manoir gothique du XV<sup>e</sup> siècle situé à proximité de Vitré en Ille-et-Vilaine, à une trentaine de kilomètres de Rennes.

2 - Madame de Sévigné (1626 – 1696) écrit ici une lettre qu'elle adresse à sa fille Madame de Grignan

# Un songe

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain  
Je ne te nourris plus : gratte la terre et sème. »  
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »  
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et seul, abandonné de tout le genre humain  
Dont, je traînai partout l'implacable anathème,  
Quand j'implorai du ciel une pitié suprême,  
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle;  
De hardis compagnons sifflaient sur leurs échelles.  
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes  
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes,  
Et depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

**Sully Prudhomme<sup>1</sup>**

---

<sup>1</sup> - Le poète français Sully Prudhomme (1839–1907) fut le premier lauréat du prix Nobel de littérature en 1907.

## En chemin

Le lendemain, nous cheminions de bonne heure, mon maître et moi, sur la route de Saint-Germain. La neige qui couvrait la terre, sous la lumière rousse du ciel, rendait l'air muet et sourd. La route était déserte. Nous marchions dans de larges sillons de roues, entre des murs de potagers, des palissades chancelantes et des maisons basses dont les fenêtres nous regardaient d'un œil louche. Puis, ayant laissé derrière nous deux ou trois masures de terre et de paille à demi écroulées, nous vîmes, au milieu d'une plaine désolée, la croix des Sablons. À cinquante pas au delà commençait un parc très vaste, clos par un mur en ruines. Ce mur était percé d'une petite porte verte dont le marteau représentait une figure horrible, un doigt sur la bouche. Nous la reconnûmes facilement et nous soulevâmes le marteau.

Après un assez long temps, un vieux valet vint nous ouvrir, et nous fit signe de le suivre à travers un parc abandonné.

**Anatole France<sup>1</sup>**

*La rôtisserie de la reine Pédauque*

---

1 - Anatole France (1844 – 1924) est un grand écrivain français. Il fut élu à l'Académie française en 1896 et reçut le prix Nobel de littérature en 1921.